

Avec Bruno Cremer, emporté le mois dernier par un cancer, à l'âge de quatre-vingts ans, c'est l'un des plus grands comédiens français qui disparaît. Son immense talent n'avait d'égal que son extrême discrétion.

Une carrure imposante, une voix grave et chaude, une intériorité tour à tour rassurante et inquiétante, un souffle nasal perceptible. Telles étaient quelques-unes des caractéristiques de Bruno Cremer. Il faisait peu parler de lui dans la vie, mais beaucoup – surprenant toujours son public – lors de la sortie des pièces et des films dans lesquelles il jouait. Discret, pudique et contemplatif, il présentait aussi l'image d'un épicurien amateur de bonne chair, de bons vins et de gros cigares. Et bien sûr, depuis dix-neuf ans, il était devenu, pour tous les Français, le célèbre commissaire Maigret qu'il incarna à la télévision, sans discontinuer jusqu'en 2005. Au point d'éclipser parfois le reste de sa riche carrière.

De père français et de mère flamande, Bruno Cremer est né à Saint-Mandé, le 6 octobre 1929. Après une enfance et une adolescence parisienne, peu désireux de poursuivre ses études, il décide de devenir comédien et, grâce à Suzanne Nivette, pensionnaire à la Comédie-Française, présente le concours d'entrée au Conservatoire. Il échoue. A dix-neuf ans, il tombe alors malade et reste pendant plus d'un mois entre la vie et la mort. Guéri, il se représente. Cette fois, il est reçu premier. Après de ses professeurs – Mme Dussane et Maurice Escande –, il se familiarise avec les grands classiques et parfait son identité théâtrale. Toute sa vie, il vouera d'ailleurs une admiration éperdue pour Montaigne, mais aussi pour Homère – surtout pour *l'Illiade*, ne connaissant, disait-il, « *rien de plus euphorisant que la compagnie des dieux* ».

Après quatre années de Conservatoire, il obtient le deuxième prix, pour sa prestation dans *Horace*, de Corneille, et interprète une scène de *Crime et Châtiment*, de Dostoïevski. C'est durant ses années de Conservatoire qu'il va rencontrer sa première femme, qui lui donne bientôt un fils, son premier enfant (bien plus tard, il aura deux filles d'un second mariage), mais aussi Jean-Paul Belmondo, Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort, Claude Rich qui deviendront ses amis. Parallèlement, Cremer commence une carrière théâtrale, interprétant, pour la première fois en public, le rôle de Henry dans *Richard III*, de Shakespeare. Au Festival de Perpignan, en 1953, puis au théâtre de l'OEuvre, il remonte sur les planches pour *Robinson*, de Jules Supervielle. Interrompue par son service militaire, durant lequel il a le chagrin d'apprendre la mort de sa mère, sa carrière piétine un peu jusqu'en 1959 où intervient un moment capital : Jean Anouilh l'engage pour interpréter le rôle de Thomas Becket dans *Becket ou l'Honneur de Dieu*. C'est un triomphe que, malheureusement, viendra assombrir la mort de son père, juste à la fin des représentations. Si le théâtre constitue, pour Bruno Cremer, l'art majeur par excellence – « *Je suis un acteur de théâtre, dira-t-il, c'est là que je me réalise* » –, pour autant, il ne boudera jamais le cinéma qui l'aidera à vivre. *La 317e section* (1965), de Pierre Schoendoerffer, avec Jacques Perrin, est un vrai chef-d'oeuvre. Il y campe une magnifique figure de soldat durant la guerre d'Indochine, l'adjudant Willsdorf, un homme intelligent et charismatique doté d'une grande finesse psychologique encore attisée par la fêlure qu'il porte en lui. Un vrai guerrier, situé à des années lumière des caricatures des productions hollywoodiennes. « *Un acteur ne doit pas se montrer autrement que derrière un masque. Sinon, il perd de son mystère* », affirmera Cremer.

Suivent des rôles de qualité dans cinq films d'Yves Boisset, *Cran d'arrêt* (1970), *l'Attentat* (1972), *R.A.S.* (1973), *Espion, lève-toi* (1981) et *le Prix du danger* (1983). Il faut aussi noter, en 1976, sa performance dans *l'Alpagueur*, de Philippe Labro. Parvenant presque à éclipser Jean-Paul Belmondo, il y est tout simplement génial d'ambiguïté, de puissance perverse et de cruauté naturelle. Un talent qui s'affirme, en 1978, dans un registre très différent, avec *Une histoire simple*, de Claude Sautet. En 1980, il étonne encore son public dans *Anthracite*, d'Edouard Niermans, un film noir qui plaide en faveur de l'autorité dans l'éducation des enfants. Puis il renoue avec Schoendoerffer pour *l'Honneur d'un capitaine* (1982), toujours avec Jacques Perrin. Il enchaîne ensuite deux polars honorables où il interprète deux rôles très contrastés : protecteur, dans *Effraction*, de Daniel Duval, avec Marlène Jobert et

Jacques Villeret, il incarne un personnage effroyablement violent, dans *A coups de crosse* (1984), de Vincente Aranda, avec Fanny Cottençon. Puis il tourne dans trois films de Jean-Claude Brisseau : *Un jeu brutal* (1983), *De bruit et de fureur* (1988) et, bien sûr, *Noce blanche* (1989), avec Vanessa Paradis. Les deux premiers sont intimistes et malsains, quoiqu'originaux. Quant au dernier, tout aussi sulfureux, il est bien rendu et joué à la perfection. Cremer terminera sa carrière cinématographique par le fantasmagorique *Sous le sable* (2000), de François Ozon, avec Charlotte Rampling, et le bouleversant dernier film de José Giovanni, *Mon père, il m'a sauvé la vie* (2001), ultime témoignage – noir, très noir... – d'un metteur en scène en pleine possession de ses moyens.

Mais c'est grâce à la série télévisée des *Maigret*, sur France 2, que, depuis 1991, Bruno Cremer était devenu véritablement populaire auprès du grand public : cinquante-quatre épisodes tournés en quatorze ans. Il y campe parfaitement un Jules Maigret fidèle à l'esprit de Georges Simenon : d'une rondeur légèrement bourrue, plein de discernement, toujours très français, évitant tout effet de style, au risque de paraître, aux yeux de certains, un peu plat, à force de vouloir rester au plus près du personnage. Emporté le 7 août par un cancer, Bruno Cremer était l'un des meilleurs acteurs français. Il aura mené sa carrière avec une certaine nonchalance, mais toujours avec un grand professionnalisme. Exigeant pour lui-même, il n'était pas, ou peu, un personnage médiatique – hormis pour son interprétation de Maigret. Il faut absolument revoir ses films sans faute et déguster ses répliques fulgurantes. Son physique aux traits lourds et marqués dégageait paradoxalement un charme lumineux. Alchimie emblématique des plus grands. Jouant toujours juste et avec appétit, il nous faisait partager son plaisir. Nous étions nombreux à être gourmands de le voir et de l'entendre. Empruntant une réplique de *l'Alpagueur*, nous répéterons, après Belmondo s'adressant, à la fin du film, au personnage interprété par Cremer qui vient d'ouvrir une bouteille de champagne dans un avion, « *A la tienne, coco !* ». Et plus sérieusement, à votre immense talent, Bruno Cremer !

A lire Un certain jeune homme de Bruno Cremer, éditions Bernard de Fallois (2000), 240 pages, 20 €.